

Le double langage politique, scientifique et religieux dans l'*Abeille canadienne* (1818-1819) d'Henri-Antoine Mézière

Henri-Antoine Mézière¹ est reconnu dans l'histoire littéraire québécoise comme l'un des principaux animateurs du cercle des propagateurs des Lumières formé au début des années 1790 autour de Fleury Mesplet et de la deuxième *Gazette de Montréal*. S'inspirant de l'œuvre de Voltaire et du républicanisme, Mézière se livre dans ses écrits de jeunesse (1788-1794) à un combat contre la superstition, la féodalité et le pouvoir arbitraire. Pour le Mézière des années 1790, la religion catholique et la monarchie britannique du Bas-Canada représentent des tyrannies dont il faut secouer le joug. Il considère, par exemple, le Canada comme un pays esclave qui possède une constitution qui n'est pas la sienne, puisqu'elle lui a été donnée par un « Parlement corrompu qui touche au moment de sa dissolution pour avoir entraîné l'Angleterre dans la ligue honteuse des têtes couronnées de l'Europe contre les *droits de l'homme*² ». Inévitablement, ses activités littéraires et politiques dérangent les autorités civiles et religieuses du Canada. Se voyant menacé d'emprisonnement en 1793, alors que la France révolutionnaire déclare la guerre à l'Angleterre et qu'une proclamation de Georges III interdit tout discours séditieux parmi ses sujets³, Mézière décide de fuir le pays. Il y reviendra seulement vingt-trois années plus tard, après avoir vécu pleinement sa passion républicaine, principalement à Bordeaux sous la première république française. Il circule aussi aux États-Unis où s'organise une attaque contre l'occupation britannique au Canada.

À son retour au pays en 1816, il abandonne, du moins en apparence, tout discours philosophique antireligieux. Lorsqu'en 1818, il lance à Montréal son périodique, l'*Abeille canadienne : journal de littérature et de science*, il entend se consacrer à une œuvre plus didactique, destinée à la découverte des sciences nouvelles. Douze numéros de cette revue bi-mensuelle paraîtront entre août

¹ Bien que Mézière prétende être né le 6 décembre 1772, son acte de naissance indique qu'il fut baptisé le 6 décembre 1771. À cette époque, ne pas connaître l'année exacte de sa naissance n'est pas une situation exceptionnelle. Mézière est décédé à Bordeaux le 4 janvier 1846, comme en fait foi la copie de l'acte de décès, conservé dans les actes de décès de la ville de Bordeaux, 2^e section, cote ADG : 4E1187. Ce document stipule que « l'homme de lettres » canadien est décédé à l'âge de 73 ans. Il avait probablement 74 ans.

² Archives du Séminaire de Québec, « Mézière à ses parents », (lettre à ses parents), Fonds Verreau, Cumberland Head, carton 17, n^o 32, f. 2.

³ En effet, le 9 août 1792, une proclamation de Georges III adressée à tous les sujets britanniques est reproduite dans la *Gazette de Québec*. Certains clubs politiques inquiètent grandement les autorités; or nous savons que Mézière était secrétaire général de l'un d'entre-eux : La Société des débats libres.

1818 et janvier 1819⁴. Mézière propose ainsi un véritable journal d'érudition littéraire dans lequel il se forge une image de loyaliste et de bon catholique afin de s'éviter des ennuis avec les autorités. Cet apparent changement radical de sa posture éditoriale (en regard de ses écrits de jeunesse) n'a jamais fait l'objet d'une étude spécifique.

Pour découvrir les véritables idées que cherche à diffuser Mézière à travers son journal scientifique, nous devons examiner l'organisation des savoirs européens qui occupent l'essentiel de l'espace du journal canadien. Pour y arriver, il faudra prendre en compte les idéaux défendus par Mézière jusqu'à la publication de *l'Abeille*, sa connaissance de la sphère publique française, l'influence des conditions spécifiques d'énonciation au Canada et en France entre 1788 et 1819, les particularités des périodiques français desquels sont tirés plusieurs articles pour enfin faire l'analyse de quelques passages du journal. Par cet exercice, je désire montrer comment Mézière s'est approprié un contenu européen pour en faire une œuvre canadienne; c'est d'ailleurs le contenu trop métropolitain, au goût des chercheurs québécois, qui est à l'origine d'une certaine désaffection à l'égard de ce périodique.

La diffusion du progressisme français

Entre ses écrits de la fin du XVIII^e siècle et la publication de son journal en 1818, la transformation du discours de Mézière semble frappante. Pourtant, sur le fond, Mézière diffuse toujours le progressisme français. Si ses premières œuvres sont empreintes de la philosophie des Lumières et de l'enivrement révolutionnaire, *l'Abeille canadienne* propage plutôt le fruit des travaux scientifiques réalisés grâce au soutien du gouvernement républicain. D'ailleurs, malgré les apparences, les pages de son journal ne sont pas dépourvues de discours politique, philosophique et républicain. Seulement, il faut considérer les changements politiques qui se sont produits en France, durant son séjour de vingt-deux années (de 1793 à l'épisode des Cents-jours en 1815), lesquelles marqueront l'opinion publique française. Comme étranger, il est mis en prison sous le régime de la Terreur. Sous l'Empire, « l'homme de lettres canadien » – c'est le titre qu'il se donne en France – occupe différents postes dans la haute administration publique, dont ceux d'inspecteur général de l'octroi municipal et de la bienséance de la commune de Bordeaux. Il sera chef de bureau de la Préfecture de la Gironde, ou préfet de police, poste qu'il occupe durant l'épisode des Cents-jours. Selon l'abbé Casgrain⁵, Mézière aurait été promu à ce poste après s'être montré très enthousiaste envers l'Empereur.

⁴ Plusieurs notices et travaux indiquent qu'il existe seulement onze livraisons du journal. Pourtant, il y a bel et bien eu douze numéros et le prospectus est intégré au premier.

⁵ Casgrain, Henri-Raymond, *La famille de Sales Laterrière*, [s. n.], 1870, p. 35-37.

Dans le même sens, Maximilien Bibaud⁶ prétend que Mézière aurait aussi fait preuve d'un zèle antireligieux à Bordeaux lors de la chute de l'Empire, ce qui aurait provoqué son départ de la France sous la Restauration. Ces événements laissent croire que Mézière demeurerait un républicain convaincu lorsqu'il est rentré au Canada en 1816.

Seul l'archiviste et historien Ægidius Fauteux⁷ interprète cette transformation du discours idéologique de Mézière comme un assagissement qui fait de lui un traître de la cause républicaine. Sinon, l'histoire du Québec ne retient l'*Abeille canadienne* qu'à travers des entreprises de catalogage ou alors l'évoque dans des travaux d'histoire littéraire en se limitant à situer la pratique de Mézière parmi celle des autres éditeurs canadiens de l'époque. Bien qu'on relève dans l'*Abeille* l'importance du discours scientifique européen, on ne souligne pas qu'il s'inspire du système de double langage utilisé dans certains périodiques scientifiques français de l'époque afin de diffuser clandestinement un contenu plus politique et social. En France, la loi sur les périodiques est très stricte sous la Restauration. Avant chaque publication, les textes doivent être soumis au comité de la censure. Or, le discours scientifique ne faisait pas l'objet de censure (on y reviendra plus loin). Ainsi, la nouvelle culture libérale fait entendre sa dissidence face aux politiques du gouvernement français, et à ses supporteurs, par l'entremise de périodiques pseudo-scientifiques.

Les conditions d'énonciation

Durant son séjour en France, Mézière compose, en 1794, un mémoire à la demande du ministre de la Marine française, le citoyen Dalbarade, dans lequel il expose sa vision de la liberté d'expression au Canada et les problèmes auxquels il a dû faire face avant de quitter le pays. Un extrait de ce mémoire nous permet non seulement de connaître son état d'esprit lors de son départ, mais aussi quelques éléments qui définissent les conditions d'énonciation au Canada. Sur le fond, Mézière développera les mêmes idées politiques dans l'*Abeille*, toutefois, des contraintes l'obligeront à transformer radicalement sa présentation :

La Révolution Française luisit à cette époque; elle acheva ce qu'avoit commencé chez moi la lecture. Dès ce moment toutes mes affections, tous mes désirs se rapportèrent à la Liberté : son idée m'occupoit jour & nuit; mon seul regret étoit de ne pouvoir que l'aimer.

⁶ Bibaud, Maximilien, *Dictionnaire historique des hommes illustres du Canada et de l'Amérique*, Montréal, [s. n.], 1957 p. 220.

⁷ Fauteux, Aegidius, « Henri Mézière ou l'odyssée d'un mouton noir », *La Patrie*, 18 novembre 1933, p. 34-37.

La Ville de Montréal renfermoit une Imprimerie⁸ dans son sein, mais les caractères ne présentent au lecteur que des idées de nature indifférente, que des ordres arbitraires dictés par les délégués de la moderne Carthage : je la fis servir à un usage plus digne de son institution; elle devint sous mes mains le véhicule de la raison & de la vérité. Trop impuissant pour rien créer moi-même, je sùs goûter & faire apprécier aux autres les droits de l'homme proclamés par le Peuple Français. À cet effet je bravai les menaces du Gouvernement, même le courroux d'un pere honnête, mais foible par nature, & timide par circonstances. On ne vit pas sans inquiétude le genre nouveau de papiers publics, ni l'intérêt progressif qu'ils inspiroient. La presse fût inquiétée, je fûs recherché, & j'eusse bientôt été atteint si une résolution vigoureuse n'eut fait changer ma destinée. Dès l'époque de la Révolution, j'avois conçu un désir violent de passer en France, ce dernier événement me le fit réaliser. Je communiquai ma résolution à mes parents; elle les étonna au point de me laisser échapper de leurs bras sans m'offrir les moindres secours pour mon voyage. Mais la nature a pourvu à ce que l'homme le plus pauvre pût se soustraire à l'esclavage; elle lui a donné des jambes⁹...

On doit comprendre, par ce témoignage, que le discours pamphlétaire de Mézière n'avait pas sa place au Canada. Dans un style polémique qu'il n'osera plus se permettre dans *l'Abeille canadienne*, Mézière exprime ici son opinion concernant l'état de la presse au Canada dans les années 1790. Il prétend que le contenu des périodiques est de nature indifférente, parce qu'il n'y est pas question des enjeux sociaux fondamentaux comme les droits de l'homme, et qu'il sert principalement à diffuser les ordres tyranniques et arbitraires des représentants de l'État. La liberté de pensée serait alors impossible, et Mézière se présente lui-même comme une victime. Au moment où paraît *l'Abeille*, le journal *l'Aurore*, publié lui aussi à Montréal, dénonce toujours le manque de liberté de la presse. Je reviendrai sur cette question, car il n'est pas facile de mesurer le degré de tolérance des autorités canadiennes vers 1818-1819. Au Canada, il n'existe pas de loi concrète régissant le contenu des imprimés, laissant à la discrétion des autorités le soin d'agir lorsque celles-ci jugent que le projet collectif — ou plus exactement les intérêts du Roi — est menacé. Ce qui retient aussi l'attention dans l'extrait cité, c'est le fait que Mézière exprime dès 1794 sa volonté de faire connaître les écrits étrangers plutôt que de créer une œuvre personnelle.

En 1818, il cherchera donc à diffuser un progressisme qui s'est renouvelé depuis l'époque des Lumières et de la Révolution. Il propose ainsi aux lecteurs canadiens un discours scientifique alors en vogue en Europe et dont les idées convergent vers le positivisme. Rappelons qu'Auguste Comte, qui théoriserait plus tard le positivisme, est alors soucieux de voir l'époque révolutionnaire se terminer par une doctrine unique qui réorganiserait la société en faisant de la

⁸ Il fait référence à l'imprimerie de Fleury Mesplet.

⁹ Archives nationales du Canada, Fonds des colonies, « Mémoire sur la situation du Canada et des États-Unis » (de Mézière au Ministre Dalbarade, marine française), Ottawa, écrit à Paris, 1794, 33 f.

politique une science positive et physique¹⁰. Dans cet état des choses, le contenu de l'*Abeille* représente la transition entre le discours de l'époque révolutionnaire et le positivisme.

Parce qu'en 1818, la liberté de la presse au Canada n'est guère meilleure qu'en 1793¹¹, Mézière abandonne dans son journal les missives directes contre le gouvernement ainsi que les appels à la révolution. Ses réflexions sur le contexte politique canadien se font dorénavant à travers un discours scientifique qui propose somme toute une explication rationnelle et positive du monde, mais sans s'attaquer directement aux institutions civiles et religieuses. Il est tout à fait logique que Mézière s'accorde à cette tendance de la sphère publique française, car la *doxa* canadienne donne aussi lieu à une forme de censure implicite. Les éditeurs et rédacteurs de journaux canadiens obéissent à des règles qui ne sont pas clairement émises par les autorités. Il ne faut donc pas se surprendre si, quelquefois, Mézière fait volte-face et vante les dogmes de l'Église et de la monarchie, surtout que lui collent à la peau ses antécédents d'agitateur public. Sans l'audace de la jeunesse — pourrait-on croire trop facilement — Mézière se montre plus prudent durant son séjour au Canada entre 1816 et 1819. Son changement de ton révèle-t-il réellement l'abandon de ses idées républicaines et progressistes? L'analyse de l'*Abeille* nous laisse croire le contraire.

Les quelques rares lecteurs initiés à l'œuvre polémique de Mézière peuvent s'étonner de l'apparente dévotion royaliste et religieuse de l'entreprise. Prendre ce genre de précautions est pourtant la norme aussi bien en France qu'au Canada. Il s'agit en fait d'une stratégie qui consiste à rassurer les autorités sur les intentions des journalistes afin de détourner l'attention du discours politique. Pour Manon Brunet, tous les prospectus des périodiques québécois publiés avant 1840 formulent les mêmes prescriptions, soit le respect dû à la religion et au gouvernement. Elle précise que « ces prescriptions sont en fait insérées dans les prospectus davantage pour rassurer les autorités civiles et religieuses que pour être assuré de s'adjoindre un public lecteur étendu¹² ». Compte tenu du parcours de Mézière jusqu'à la publication de l'*Abeille*, il est peu probable qu'il soit parfaitement en accord avec les propos religieux qu'il tient dans son journal. Le discours religieux se limite à des éloges complaisants et jamais une thèse théologique n'y est développée, à l'exception peut-être de quelques mises en garde radicales, publiées dans les premiers numéros, contre une certaine philosophie et les « exagérations haineuses » qui envahissent la presse. C'est

¹⁰ Auguste Comte définit cette pensée dans *Opuscules de philosophie sociale*, 1819-1829.

¹¹ Entre 1793 et 1815, les conflits entre la France et l'Angleterre rendent les autorités canadiennes soupçonneuses. Bien qu'elle soit un cas extraordinaire, la saisie des presses du *Canadien* en 1810 demeure un souvenir vivace.

¹² Manon Brunet, « La littérature française du Québec de 1764 à 1840. Essai pour une sémantique historique », 2 vol., thèse de doctorat, Montréal, Université de Montréal, 1984, f. 332.

précisément pour ce genre d'excès idéologiques que Mézière a dû fuir le Canada en 1793 et probablement la France en 1815. À son retour au Canada, il veut certainement faire croire à un réel repentir¹³.

Le subterfuge scientifique et religieux

Puisque le discours scientifique est mis en évidence dans l'*Abeille*, le journal se trouve généralement classé, par les spécialistes de l'imprimé¹⁴, dans la grande catégorie des « journaux scientifiques ». Plusieurs termes plus précis sont proposés pour définir son genre : « revue encyclopédique », « revue anthologique », « revue critique » et « miscellanées ». Toutes ces appellations font référence à un type de périodique basé sur la compilation de textes tirés d'autres périodiques et d'extraits de livres. Néanmoins, le terme générique de « journal » sera utilisé ici pour faciliter la lecture, car tous ne s'entendent pas sur ce qui distingue vraiment la « revue » du « *magazine* », ou le « magasin¹⁵ » des « miscellanées ». Nous avons pourtant affaire à une forme de manifeste plus spécialisé, ce qui permet de faire croire que l'*Abeille* est un journal purement scientifique. Elle est publiée en imposition in-octavo (format approximatif d'une revue spécialisée moderne) et le texte est imprimé sur une seule colonne. Comparativement à la « gazette », conçue en format in-folio (une feuille pliée en deux), le in-octavo (une feuille pliée en huit) est un format plus luxueux et plus difficile à réaliser. Pour Roger Laufer¹⁶, le format in-octavo est généralement construit avec des matériaux de meilleure qualité choisis pour leur durabilité; on l'utilise pour la conservation de l'information plus spécialisée et « durable ». Le format in-folio est de moindre qualité, on s'en sert pour diffuser l'actualité. Contrairement aux ouvrages de conception in-octavo, qui peuvent rester en

¹³ Lorsqu'il devient rédacteur du *Spectateur canadien*, il s'excuse clairement auprès du lectorat pour ses excès de jeunesse.

¹⁴ Je fais référence aux travaux suivants. André Beaulieu et Jean Hamelin, *Les journaux du Québec. De 1764 à 1964*. Coll. « Cahiers de l'Institut d'histoire ». Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1965, 329 p. André Beaulieu et Jean Hamelin, *La presse québécoise. des origines à nos jours*. t. I. (1764-1859), 268 p.; t. II. (1860-1879), 350 p.; t. III. (1880-1895), 421 p. Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1973. Manon Brunet, *op. cit.*; Kenneth Landry, « Les avantages que la presse procure au public. Le discours stratégique de quelques prospectus de journaux et de périodiques canadiens avant 1840 », dans *Portrait des arts, des lettres et de l'éloquence au Québec (1760-1840)*, Québec, Les presses de l'Université Laval, « La République des Lettres », 2002 p. 294-316. Maurice Lemire (éd.), *La vie littéraire au Québec*, t. I. (1764-1805), 1991, 498 p.; t. II. (1806-1839), 1992, 587 p. Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval. De son côté, Ægidius Fauteux publie plutôt un portrait biographique de Mézière et donne un aperçu général sur son œuvre : Ægidius Fauteux, *op. cit.*

¹⁵ Le magasin est une forme de périodique qui ressemble au *magazine* anglais des XVIII^e et XIX^e siècles. Le terme *Magazine* vient lui-même du mot français « magasin » (emprunté de l'Arabe *mahzin*) et qui signifie « entrepôt, dépôt ou bureau ». En quelque sorte, c'est un recueil de textes choisis, un « entrepôt de textes ». Il s'agit donc d'une forme plus spécialisée que celle du « journal », de la « gazette » ou du « spectateur ». Les « magasins » les plus connus sont sans doute *Le Magasin littéraire* et *Le Magasin pittoresque*.

¹⁶ Roger Laufer, *Introduction à la textologie*, Paris, Librairie Larousse, « L », 1972, 159 p.

vente durant plusieurs années, les exemplaires invendus publiés en imposition in-folio sont immédiatement détruits. La forme choisie par Mézière correspond à son engagement à recueillir et diffuser un savoir encyclopédique.

Dans leurs études sur la presse québécoise dans son ensemble, les chercheurs reconnaissent trois qualités principales à l'*Abeille* : sa dimension scientifique, son travail de compilation du savoir et son aspect critique. Cependant, aucune étude approfondie de l'*Abeille* n'a été effectuée à ce jour. La recherche sur la presse québécoise des 18^e et 19^e siècles s'est trop souvent limitée à une étude « titrologique » — soit un balayage des titres des textes publiés dans les journaux — de sorte qu'on ne tient pas compte des textes eux-mêmes, encore moins de la valeur littéraire qu'ils peuvent avoir¹⁷. En effet, ce repérage de type « titrologique » ne permet pas d'observer si les titres correspondent bien au contenu des articles et de mettre au jour un possible subterfuge. Par ailleurs, il existe peu de comparaisons avec les périodiques européens de la même époque. La chose est pourtant bien documentée en France : les périodiques scientifiques, parus entre 1815 et 1830, sont le plus souvent publiés par des organes politiques qui utilisent un système de double langage. Le champ lexical scientifique sert donc à camoufler des gloses politiques et/ou religieuses.

S'il existe peu de cas de vraie censure au Canada¹⁸, les restrictions concernant les sujets politiques et philosophiques sont pourtant bien présentes. Si Mézière donne à lire des passages religieux et anti-révolutionnaire, c'est pour détourner l'attention du sens véritable des articles scientifiques publiés dans son journal. La question religieuse est d'ailleurs beaucoup plus sensible au Canada qu'en France. Bien que le clergé canadien manque d'effectif, il représente une des institutions traditionnelles qui distingue les Canadiens des Britanniques; par conséquent, les Canadiens sont attentifs à son discours. Il est donc préférable de prendre ses distances des idées philosophiques, souvent associées aux horreurs de la Révolution française, et de se présenter comme un bon croyant.

En France, les années passées sous la République ont favorisé l'essor du discours scientifique; encouragé par l'État, il est devenu très populaire. Par conséquent, le scientifique n'est plus associé à la philosophie et ses travaux échappent à la censure. Puisque la presse scientifique est florissante, les organes politiques profitent de cet engouement pour fonder des périodiques politiques qui prennent les apparences de revues scientifiques. La critique

¹⁷ Dans leur compilation sur la presse québécoise, Beaulieu et Hamelin¹⁷ avouent même se baser sur la seule table des matières pour appuyer la dimension scientifique du journal, proposée dans le prospectus de l'*Abeille*.

¹⁸ Voir notamment Pierre Hébert, *Censure et littérature au Québec. Le livre crucifié 1625-1919*, Montréal, Fides, 1997, 294 p.

littéraire connaît un essor spectaculaire : elle fonde sa légitimité sur le recours à des concepts comme la probité d'esprit et l'objectivité dans le traitement des études.

Au Canada, le trauma causé par la Révolution française¹⁹ a freiné le progressisme que tentait de diffuser le groupe des « Lumières » formé autour de Fleury Mesplet. Le nombre d'écoles n'augmente pas significativement et les tentatives d'implantation d'écoles supérieures laïques ont échouées. Le clergé canadien, qui cherche à augmenter ses effectifs, se concentre expressément sur l'enseignement secondaire classique. Pour Yvan Lamonde, les « humanités gréco-latines en vogue en Europe et en France, où la religion, le latin, les belles-lettres et la rhétorique constituent l'essentiel du *cursus studiorum*²⁰ ». Les deux années terminales sont consacrées à la philosophie « dont l'enseignement, qui vise à former davantage des citoyens que des savants, est inspiré de la bible pédagogique de l'époque, le *Traité des études* de Charles Rollin [...]»²¹ Dans cet ouvrage, Rollin privilégie le perfectionnement des connaissances dans le respect de la religion, qui est au cœur de tout. Les manuels de philosophie enseignent que la « meilleure forme de gouvernement est la monarchie de droit divin, avec une tolérance minimale pour la monarchie constitutionnelle sous laquelle vit la colonie depuis 1763²² ». *L'Abeille* n'aborde pas cette question politique.

Les discours scientifique et politique ne connaissent donc pas au Bas-Canada, durant cette période, la même popularité et la même diversité qu'en France. Pourtant, un public restreint souhaite voir mieux diffusé le discours scientifique au Canada. Des groupes d'anglophones voient dans l'enseignement des sciences la possibilité d'améliorer la formation technique dans la colonie afin de combler le besoin des industries. Mézière cherche à combler cette lacune en publiant dans *L'Abeille canadienne* ce qu'il considère être les meilleurs textes scientifiques européens, retenus parce qu'ils présentent ce que la science a de plus utile à offrir à la société. Il adresse ces textes à la jeunesse canadienne. Nul doute qu'il prend position en faveur du renouvellement du système d'éducation confié aux ecclésiastiques, bien qu'il ne formule pas cette idée clairement.

Dans le contexte canadien de l'époque, Mézière ne pouvait pas proposer de remplacer le cursus scolaire existant par l'enseignement scientifique, tout comme il ne pouvait pas recommander le républicanisme plutôt que la monarchie. Afin de faire accepter la forte dimension scientifique de son journal,

¹⁹ Claude Galarneau a beaucoup travaillé cette question dans *La France devant l'opinion canadienne (1760-1815)*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1970, 401 p.

²⁰ Yvan Lamonde, *Histoire sociale des idées au Québec (1760-1896)*, Montréal, Fides, vol. I, 2000, p. 80.

²¹ *Ibid.*

²² *Idem*, p. 81.

ou de faire oublier son caractère progressiste, il y dissémine des textes qui mettent l'accent sur les hauts faits du catholicisme et du monarchisme dans le monde. Du coup, il parvient aussi à faire oublier ses anciennes activités de polémiste. Cet exercice lui permet d'introduire, par l'entremise de textes français, des disciplines jusqu'alors méconnues des Canadiens français comme l'analyse de textes, les sciences naturelles, les sciences pures et une nouvelle histoire des civilisations. Par contre, ce sont pour la plupart des textes tirés des périodiques dirigés par des organes politiques français. Les différentes idées qu'ils défendent sont exprimées à travers des démonstrations scientifiques parfois simulées, parfois véritables.

Deux grands mouvements rassemblent l'essentiel des positions exprimées. Le mouvement contre-révolutionnaire forme la droite monarchique et le mouvement libéral défend les idéaux véhiculés par la pensée laïque. Le premier est constitué des ultras-monarchistes, des doctrinaires, des religieux et des conservateurs. Si l'autre devient véritablement un parti politique durant les années 1820, il prend racine chez les pro-révolutionnaires, les républicains, les bonapartistes, les anciens voltairiens et les libéraux. Le discours des révolutionnaires et des républicains radicaux n'est plus aussi populaire depuis 1815, et le mouvement libéral devient, en quelque sorte, le nouvel héritier du mouvement philosophique du siècle précédent. Les libéraux sont les dissidents les plus actifs sur le plan politique durant la Restauration. Ce sont eux qui provoquent définitivement « l'avènement d'un pouvoir spirituel laïque dans la France moderne », pour reprendre les termes de Bénichou²³. Ce groupe élargi forme donc une résistance contre le pouvoir monarchique et ceux qui partagent ses intérêts.

L'Abeille canadienne fait référence à ce débat lorsque qu'elle dénonce la « fureur des partis qui envahit la littérature », une expression qui se présente comme un leitmotiv dans le journal. Malgré la censure de la Restauration, le système de double langage permet aux différents partis de manifester clairement leurs opinions dans la presse. C'est dans ce contexte politique que se développe l'analyse littéraire en France. Les critiques littéraires donnent à lire des textes qui s'apparentent beaucoup plus à de la fiction qu'à de l'analyse puisque, par un jeu de cache-cache, ils formulent des opinions politiques sous le couvert de la science. Les partis politiques créent de nombreux périodiques pseudo-scientifiques, peu importe si l'entreprise est rentable, tel que le démontre Charles-M. des Granges :

Chaque groupe a son organe, sa petite feuille à périodicité intermittente. Là, on écrira pour exprimer sa pensée, pour formuler son jugement. La feuille n'aura

²³ Paul Bénichou présente très bien l'influence de ces opinions sur la production littéraire de l'époque dans son ouvrage intitulé *Le sacre de l'écrivain (1750-1830), Essai sur l'avènement d'un pouvoir spirituel laïque dans la France moderne*, Paris, Gallimard, 1973, 492 p.

presque pas d'abonnés, elle ne vivra que peu de temps. Qu'importe! *on fera de la critique*. On aura la coquetterie de l'indépendance, jusqu'à mesurer son succès et sa valeur au nombre de ses ennemis²⁴.

Les périodiques littéraires sont donc nombreux, mais ce sont le plus souvent des organes partisans. Ce n'est qu'en 1830 que « les journalistes politiques ne sont plus obligés de se déguiser en critiques littéraires²⁵ ». Cette explication révèle aussi que les fondateurs de ces périodiques privilégiaient la diffusion des idées plutôt que la rentabilité. Mézière se permet quelques coquetteries de ce genre en refusant systématiquement le recours à la publicité ou à un format de journal plus économique. Fauteux voyait un échec dans le fait que *l'Abeille* cesse de paraître après seulement douze numéros. Or, Mézière priorisait sans aucun doute la diffusion d'idées à l'atteinte de la rentabilité.

Les contre-révolutionnaires français n'ont pas la même estime que les libéraux pour le discours scientifique, car ils s'opposent au progressisme de la science qui, bien souvent, s'attaque au discours dogmatique de l'Église. Ils répliqueront malgré tout à la stratégie libérale en publiant aussi des périodiques scientifiques. Le débat a donc lieu dans les périodiques littéraires. Cette situation conduit des Granges au constat suivant :

par la force même des circonstances, la littérature y est presque toujours envisagée dans ses rapports avec l'état social; les ouvrages y sont jugés, même par les classiques, moins d'après les règles des genres et du style, que sur leur fond philosophique et moral²⁶.

Autrement dit, dans les périodiques français de 1810 à 1830, « jamais on ne fit moins d'esthétique pure. On ne consulte plus les arts poétiques, mais la société elle-même²⁷. » Par conséquent, la presse critique attire tous les grands esprits. Pour diminuer les tensions avec les autorités et pour garantir le succès du subterfuge, les journaux de propagande mettent l'accent, dans leur prospectus, sur la dimension scientifique de leur projet et assurent que celui-ci ne compromettra pas le respect dû à l'autorité légitime et aux mœurs.

Science, religion et loyalisme

Plusieurs parmi les chercheurs ayant procédé au catalogage de *l'Abeille canadienne* ont été frappés par la présence marquée des textes empruntés à la *Ruche d'Aquitaine*, qui se présente aussi comme un journal d'analyse littéraire. D'abord, quelques précisions s'imposent concernant la *Ruche* : l'objet premier

²⁴ Granges, Charles-M. des, *Le romantisme et la critique. La presse littéraire sous la Restauration (1815-1830)*, Paris, Société du Mercure de France, 1907, p. 22.

²⁵ *Ibid.* p. 23.

²⁶ Des Granges, p. 23.

²⁷ *Ibid.*, p. 21.

de ce journal est la défense du monarchisme en Aquitaine. Si la présence de la *Ruche d'Aquitaine* semble se faire autant sentir dans l'*Abeille*, c'est parce que Mézière a généralement tu le titre de la plupart des autres périodiques desquels sont tirés les articles. Dans ces cas-là, la rédaction signale seulement que l'article est tiré d'une feuille française. En fait, les quelques articles empruntés à la *Ruche* sont concentrés dans les trois premiers numéros de l'*Abeille* : leur présence disparaît presque entièrement par la suite. Mézière voulait-il conforter les autorités canadiennes en publiant des articles tirés d'un journal conservateur? En effet, jamais les autres extraits publiés dans l'*Abeille* ne présentent un discours aussi conservateur que celui des rédacteurs de la *Ruche*.

À la lecture des extraits de la *Ruche* repris par Mézière, il est difficile de saisir les positions idéologiques que défendent leurs auteurs. Par exemple, le premier extrait publié par Mézière s'en prend à Madame de Staël et au mysticisme à outrance qui caractérise ses écrits. Normalement, ce sont les libéraux radicaux qui dénoncent le mysticisme; mais ici, l'auteur cherche à condamner l'importance que Madame de Staël accorde à « l'analyse » du mystère et des sentiments. Madame de Staël était prise à partie par les deux clans, parce que ses écrits se trouvent à mi-chemin entre philosophisme et religion. Les premiers s'attaquent à l'esprit scientifique de Madame de Staël et les seconds, à son mysticisme, qui est associé à la religion. Le radicalisme de la *Ruche*²⁸ ne se fait pas sentir à la lecture de l'*Abeille canadienne*, ni d'ailleurs à la lecture des premiers numéros auxquels Mézière avait accès.

Le radicalisme politique de la *Ruche* se développe surtout après la disparition de l'*Abeille* en 1819. Cependant, les premiers numéros de la *Ruche* mettent déjà en place le système de double langage. Or, c'est ce procédé, plutôt que les idées politiques de la *Ruche*, que reprend sensiblement Mézière dans son journal. Il en tire les textes qui définissent le plus clairement leur démarche scientifique, qui prétendent n'étudier que les œuvres en soi et non pas les idées politiques de ses auteurs, mais qui font tout le contraire. Ainsi, le seul texte tiré de la *Ruche* qui soit clairement dirigé contre les libéraux est celui concernant le célèbre voltairien Monsieur de Jouy²⁹. Si le pseudo-analyste prétend n'étudier que la valeur littéraire de son œuvre, il ne traite en fait que des « mauvaises fréquentations » de Monsieur de Jouy. Après un long préambule sur la rigueur scientifique, voilà comment un système de double langage permet à l'auteur de glisser vers des opinions politiques :

Heureux de n'avoir à considérer ici que le mérite littéraire de l'auteur, nous nous abstenons de rechercher, suivant l'usage, à quelles causes particulières tiennent les opinions qu'il [Jouy] a cru devoir adopter. Étrangers à toute curiosité

²⁸ Il est difficile de se procurer tous les exemplaires de la *Ruche* pour se faire une opinion plus éclairée.

²⁹ E. (Signé), *Abeille canadienne*, p. 62-68.

indiscrette, nous n'essayerons point de déterminer jusqu'à quel point les principes de M. de Jouy se ressentent de la fausse position dans laquelle il s'est placé; et nous laisserons juger à d'autres, si l'orgueil de paroître conséquent ne l'entraîne pas aujourd'hui vers des systèmes entièrement opposés à ses goûts comme à ses habitudes [...] C'est ainsi que plus d'un homme de lettres à pu se dire de nos jours, comme Ninon de Lenclos : *Si j'étois à recommencer, je prendrais une autre route.*

Quoi qu'il en soit, rien ne nous oblige, dans cette occasion, à franchir les bornes de la critique littéraire; et si le talent de M. de Jouy ne sauroit nous faire partager ses opinions, très certainement ses opinions ne sauroient nous faire méconnoître son talent³⁰.

En plus de ses écrits voltairiens qui mettent en scène le personnage de l'Hermite³¹, De Jouy dirige des périodiques anti-monarchiques radicaux. Dans cet extrait, le champ lexical propre à l'analyse n'a de scientifique que les apparences. En fait, l'auteur de cet article adopte précisément la méthode qu'il rejette. Pour maintenir les apparences, le critique reconnaît du mérite à l'écriture de De Jouy avant de s'attaquer à ses opinions. Il va de soi que le public doit être informé pour saisir ce jeu de « cache-cache » avec les autorités.

Mézière utilisera ce même système de double langage pour jeter un regard politique sur la situation de l'enseignement au Québec. Il ne promet pas seulement de livrer ce que la science à de plus utile pour le développement de la société; il suggère fortement l'idée selon laquelle l'enseignement au Canada n'est pas en mesure d'assurer une éducation efficace. On retrouve un exemple de cela à travers un article plutôt élogieux envers l'Église catholique canadienne. Il commente ainsi les récents succès des étudiants du Séminaire de Montréal : « Il faut des saints à la Religion et des citoyens à l'État. Ainsi pensent les respectables professeurs de ce collège, fondé et entretenu par la libéralité des Messieurs du Séminaire de Montréal³² ». Dans ce cas-ci, au lieu de feindre le scientifique, Mézière simule un éloge aux Messieurs du Séminaire pour signifier, en fait, les mérites du libéralisme et de la séparation de l'Église et de l'État. Par un jeu de substitution, Mézière attribue au clergé les valeurs les plus progressistes que l'on pouvait accepter au Canada. D'autres textes signés par Mézière sont construits selon ce même stratagème : il fait d'abord de longs éloges des membres de l'Église et/ou de la monarchie britannique pour ensuite définir leur succès selon des valeurs libérales.

Puisqu'il n'est pas question de former des savants avec le système d'éducation canadien, comme l'a montré Yvan Lamonde³³, Mézière contribue, à sa façon, à faire des citoyens des gens plus savants, instruits et éclairés; il

³⁰ E. (Signé), *Abeille canadienne*, p. 63.

³¹ Voir l'article de Julie Roy (*supra*), qui présente un Hermite canadien inspiré de celui de De Jouy.

³² Mézière, *Abeille canadienne*, p. 114.

³³ Yvan Lamonde, *Histoire sociale des idées au Québec (1760-1896)*, *op. cit.*, p. 80.

reprend en quelque sorte le débat amorcé par la *Gazette littéraire de Montréal* de Mesplet à la fin du XVIII^e siècle. Mézière publie dans l'*Abeille* des textes scientifiques sur la physique, les sciences naturelles, mais en premier lieu des extraits de livres sur l'histoire des peuples anciens. Ceux-ci sont très appréciés en France, mais Rollin, qui est aussi célèbre pour ses ouvrages sur le sujet, ne figure pas au menu de l'*Abeille*. Mézière ne partage en fait ni les idées de Rollin, ni celles du clergé canadien. Les scientifiques français profitent de la popularité de la science pour écrire de nombreux ouvrages sur l'histoire des peuples anciens. Ces œuvres sont toutefois contaminées par les idées politiques des auteurs. Les critiques littéraires reprennent à leur tour ces travaux dans les périodiques à des fins politiques plus dirigées. Les libéraux racontent notamment l'histoire des peuples anciens chez qui sont nés les Lumières et qui ont abandonné les superstitions. Ils condamnent aussi le Moyen Âge parce qu'il marque le recul des Lumières. L'opinion adverse des historiens conservateurs, qui estiment le Moyen Âge pour la rigidité de ses dogmes, n'est pas présentée dans l'*Abeille*.

Un bref examen des traités d'histoire publiés en France dans les années 1810-1830 porte à croire que Mézière choisit les textes historiques qui reposent sur l'idéologie libérale. Dans les extraits publiés, l'auteur donne le mérite aux peuples chez qui se dissipent les superstitions. Ainsi, dans une note de bas de page, Mézière présente un extrait d'ouvrage dans lequel on attribue à la Grèce antique la naissance des Lumières et le recul des superstitions. Mézière signale d'abord la précision et l'ordre qui règnent dans le livre et qui sont propres au discours scientifique. Il met aussi en évidence l'esprit de liberté qui a germé chez les Grecs :

Ces Éléments faisant partie d'un *Cours d'Études* rédigé pour l'École Militaire de France, ne sauroient être assez recommandés à l'attention de nos jeunes lecteurs, à cause de l'ordre et de la précision qui y règnent. La première partie traite des Égyptiens et des anciens peuples de l'Asie; la seconde, des Temps fabuleux et héroïques de la Grèce, et la troisième et dernière de l'histoire proprement dite de la Grèce; de cette portion de l'Europe si recommandable « par l'héroïsme de la liberté », les prodiges du courage et de la vertu, les succès de la politique, et les monuments du génie et des beaux-arts³⁴.

L'extrait publié montre évidemment comment la Grèce évolue rapidement parce qu'elle établit le berceau de la démocratie; ce sont « les succès de la politique » auxquels Mézière fait allusion. Si l'auteur de l'article mésestime l'Égypte, c'est à cause de « la superstition qui corrompoit tout, même leur médecine³⁵ ». L'article conclut que le peuple Égyptien est « mou, lâche, superstitieux, esclave de ses préjugés, méprisant tout ce qu'il ne pratiquoit pas, et dès-lors incapable de rien

³⁴ Note de la rédaction, *Abeille canadienne*, p. 178.

³⁵ Anonyme, *Abeille canadienne*, p. 184.

perfectionner³⁶ ». Enfin, l'accent est aussi mis sur le fait que les prêtres égyptiens cachent leur science au vulgaire afin d'être seuls au sommet. C'est une critique à peine voilée du pouvoir de l'Église catholique qui règne sur la France et sur le Québec.

D'une manière encore plus significative, le libéralisme se manifeste aussi dans la publication d'une analyse française de la première leçon tirée du cours de Cuvier, un des grands scientifiques français qui s'intéressent alors à l'histoire naturelle. Ce texte ressemble beaucoup plus à un traité contre la superstition qu'à une analyse scientifique au sens propre : Cuvier y est d'ailleurs présenté comme l'homme qui distingue « la vérité de la fable³⁷ ». Le discours politique n'est pas toujours implicite dans l'*Abeille* : l'attaque qui clôt le texte en témoigne, car elle s'adresse à ceux qui, comme Rollin, vantent beaucoup trop l'Antiquité :

Le cours de ce savant professeur promet des séances d'un grand intérêt pour tout homme qui cherche la vérité [...] Esprits jaloux qui ne vantent l'antiquité que pour dépriser leurs contemporains, et faire excuser leur ignorance ou leur paresse; tyrans soupçonneux qui voudroient décourager la génération présente, et nous ramener à ces temps où il eût été impie de penser comme Galilée! [sic]³⁸.

Ce résumé scientifique, tout droit sorti du progressiste *Journal de Paris*, revisite l'histoire en dénonçant, au passage, une Église qui freine la marche des lumières, et les peuples superstitieux, dont les dogmes ont ralenti le progrès humain, en mettant à l'avant-scène les études très érudites de Cuvier.

Mézière prend également d'importantes initiatives par rapport au discours libéral qui se dessine en France sous la Restauration. Malgré toutes les précautions prises pour se distancier de la philosophie des Lumières, il dissimule derrière un titre pseudo-scientifique une utopie républicaine publiée d'abord en 1793 : « Quelques notions sur la topographie de la lune ». Ce texte plutôt humoristique de Louis-Abel Beffroy de Reigny (dit le Cousin-Jacques) porte le titre original de « La Constitution de la lune, rêve politique et moral ». Dans l'extrait publié, l'auteur donne d'abord son opinion concernant diverses théories concernant la lune. Après quelques paragraphes, la thèse de Copernic est donnée pour la meilleure. Pour défendre celle-ci contre ses détracteurs, Reigny appuie son argumentaire sur ses propres observations réalisées lors de ses nombreux voyages sur la lune. Ici s'amorce vraiment le discours utopique, ce monde lunaire est un idéal proposé en remplacement à la société actuelle. Le peuple lunaire vit selon le Cousin-Jacques sous une véritable utopie républicaine, dont la capitale est Lunol.

³⁶ *Ibid.*, p. 185.

³⁷ Anonyme, *Abeille canadienne*, p. 194.

³⁸ *Ibid.*, p. 196.

Les principaux thèmes abordés dans les extraits choisis sont la politique et la religion. Mézière reprend vraisemblablement ce texte depuis l'original³⁹. Les modifications apportées à l'original sont minimales, mais très représentatives des sujets sensibles dans le contexte d'énonciation du Québec. Il retire parfois les mots comme « tyran », « république » ou « religion » dans certains passages plus délicats, mais aussi certaines exclamations comme « mais où es-tu Voltaire! » Par contre, ce texte garde entière sa charge polémique et son appel à la révolution.

Une lecture plus attentive de *l'Abeille canadienne* permet donc de situer le journal dans l'ensemble de l'œuvre de Mézière. L'apparente rupture entre son œuvre polémique de jeunesse et la maturité scientifique de *l'Abeille canadienne* n'en est pas vraiment une. Le combat de Mézière contre la superstition et le pouvoir arbitraire s'est simplement ajusté au goût du jour et s'est enrichi de sa connaissance de la littérature européenne. Ainsi, *l'Abeille* a recours non seulement à un système de double langage emprunté au débat politique français qui se déroule dans les périodiques sous le couvert d'un discours scientifique et littéraire, mais développe aussi son propre système visant à diffuser une pensée progressiste au Canada. Le discours de *l'Abeille canadienne* ne se limite évidemment pas au transfert de la politique libérale française au Canada, car sa diffusion doit tenir compte des conditions d'énonciation canadiennes. En plus de simuler le discours scientifique et de faire l'éloge du gouvernement monarchique comme le font les périodiques français, Mézière écrit une série de textes qui louangent aussi l'Église catholique, ce qui est alors très rarissime en France. Dans ses articles, il donne notamment son avis sur l'état de l'enseignement catholique au Canada et de son influence sur le progrès du Canada. Par contre, les attributs du progrès peints par Mézière n'ont rien à voir avec la tradition catholique et monarchique.

Les textes français sont sélectionnés et triés par Mézière depuis un corpus très varié afin de suivre un fil conducteur qui est le sien. La « révolution » demeure ainsi un thème toujours cher aux yeux de Mézière, avec notamment la série sur la topographie de la lune qui traite de « révolution » lunaire. Dans ce texte, le débat scientifique concernant la révolution de la lune autour de la terre tourne plutôt en révolution républicaine; le discours scientifique glisse vers la fiction révolutionnaire. Il s'intéresse aussi aux révolutions de l'Amérique espagnole qui lui paraissent être une chose assez bonne⁴⁰. Les articles choisis permettent, dans ce sens, de donner une vision plutôt sympathique de l'idée de

³⁹ Les extraits publiés par *l'Abeille* respectent parfaitement l'original, nonobstant les passages pouvant être jugés subversifs dans le contexte canadien de l'époque. Ces transformations sont si bien adaptées à la sensibilité canadienne qu'elles peuvent difficilement être réalisées par un étranger. Malgré un dépouillement intensif des journaux français, nous n'avons pu retrouver ce texte dans aucun périodique de l'époque.

⁴⁰ À travers quelques analyses, *l'Abeille* diffuse l'actualité concernant les différentes révolutions ayant cours dans l'Amérique espagnole.

la « révolution », qui demeure un sujet plutôt délicat au Canada. Mézière agit comme s'il voulait redorer ce concept aux yeux des Canadiens.

Mézière ne semble donc pas s'être assagi ou être devenu paresseux comme le prétend Ægidius Fauteux. L'*Abeille* est l'œuvre d'un polémiste aguerrit et prudent qui connaît bien le pouvoir des mots. Enfin, si Mézière a davantage recours à l'imprimé européen que les autres journaux canadiens publiés à la même époque, c'est qu'il adopte une stratégie différente pour stimuler la littérature canadienne. Pour lui, il faut d'abord faire connaître aux Canadiens la nouveauté littéraire, leur faire connaître l'utilité de la science, les éduquer, les libérer des pouvoirs arbitraires et de l'emprise des superstitions religieuses avant de créer une véritable littérature qui leur soit propre.

Dominique Plante
UQAM